

**Académie Royale**

**de Langue et de Littérature**

**Françaises**



BULLETIN

TOME VII — N° 2  
JANVIER 1929

## SOMMAIRE

<b>Un Lettré.</b> par M. Léopold Courouble .....	5
<b>Chronique :</b>	
Le Prix Émile Polak .....	22
Vœux .....	22
Le Théâtre .....	22

---

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME VII — No 2  
JANVIER 1929

# UN LETTRÉ

Lecture faite à la séance de rentrée du 13 octobre 1928  
par M. Léopold COUROUBLE.

Eugène Demolder, qui m'était comme un frère — ce gargon plantureux, succulent et si fin dont Hubert Krains, son intime lui aussi, a tracé maints portraits vivants de cette plume qui sait emprunter tour à tour la grâce du pinceau et la force pénétrante du burin — Demolder me dit un jour au temps qu'il était Maire du « Palais », organe de la Conférence du Jeune Barreau :

— Je t'emmène cet après-midi. Il faut que je te présente à un confrère qui désire faire ta connaissance...

Tu plaisantes ! m'étonnai-je sincèrement. Et quel est donc celui-là ?

Mais Demolder, quoique naturellement primesautier et fout rond, était un être facélieux qui s'amusait parfois à la rélicence :

— Tu verras bien, dit-il en riant. Sache seulement que c'est un « type » dont M<sup>e</sup> Chamailiac a souvent cité le nom et commenté la parole dans ses « Échos de l'Audience » de *La Réforme*.

Ah diable ! m'écriai-je légèrement inquiet ; c'est que je n'ai pas toujours été très tendre, c'est-à-dire fort juste, pour le charabia flamboyant de quelques-uns de nos chers confrères !

— Hé, rassure-toi donc ! Le maître en question est sans doute notre aîné, mais de si peu, d'un lustre à peine ! Et puis, celui-là, du moins, tu l'as toujours épargné. A chacune de ses plaidoiries — et il plaide souvent — tu le combles

d'épithètes assez distinguées il me semble, même choisies, rares comme on dit, lorsque ta plume est dans un de ses bons jours...

— Oh, mais ça ne veut point dire qu'il les mérite absolument ! Je ne pose pas à l'impartialité. Je suis un impressif, moi, à qui l'hyperbole ne fait pas peur ; donc, mes jugements ne sont pas d'un critique ni par conséquent sans appel...

— Oui, on sait que tu es modeste quand cela fait bien. En tout cas, et pour ce qui concerne notre homme, il est certain que tes superlatifs ne sont pas si ridicules... Et c'est pourquoi l'on veut t'en remercier...

— C'est bien aimable autant que stupide ! Voyons, trêve de plaisanterie ! Qui est-ce ? Car, parole d'honneur, je ne m'en doute même pas ! J'en ai tant élogiés ou... « bêchés », tu comprends !

— Tu veux le savoir ? Eh bien c'est... Mais non, attends donc jusque tout à l'heure : c'est bien plus amusant !

Ce mystère ne faisait pas mon compte et je m'entêtai :

— Nomme-le moi sur le champ ou je refuse de t'accompagner !

— Peuch ! On te prendra au collet... Je suis plus fort que toi !

— Oh, bien sûr, et de toutes les manières ! Prends garde tout de même : on a ses bottes secrètes...

Abrégeons cet entretien qu'il y aurait vraiment quelque infatuation à reproduire en entier et dans tout son... élincelant badinage. Mon insistance, mes plus piquantes injures, tout fut inutile : Demolder s'obstina dans son énigmatisme.

Or, l'après-midi, tandis que je l'attendais, ému d'une sorte de petite angoisse à la pensée de faire visite chez un personnage inconnu et sans qu'il me fût possible de préparer quelques phrases de circonstance, pas trop insignifiantes, pour répondre à ses paroles de bon accueil, Demolder vint me chercher et,

toujours mystérieux, m'entraîna vivement dans la ville haute, son bras passé sous le mien, tant il craignait, à mes protestations renouvelées, que je ne lui échappasse !

— Tais-toi donc ! faisait-il rudement ; dirait-on pas qu'on te mène au supplice !

Ainsi gravissions-nous le Boulevard de la Porte de Hal — en transpirant, car il faisait par hasard très chaud ce jour là — quand, un peu au-delà de la Gendarmerie, mon guide, obliquant à droite, traversa la chaussée pour s'arrêter devant la porte d'un élégant immeuble situé au bas de la rue Berckmans.

— C'est ici, dit-il en même temps que son doigt appuyait sur le bouton d'un timbre électrique qui résonna fortement à l'intérieur de la maison.

Une jolie soubrette ouvrit aussitôt, qui sourit à mon compagnon qu'elle ne voyait évidemment pas pour la première fois...

— Oui, oui, Monsieur est là ! dit-elle en répondant à l'interrogation muette de mon ami. Entrez seulement... Il est justement seul !

Et, jugeant superflu de nous faire languir dans une salle d'attente, elle toqua à la première double porte du vestibule — un très beau vestibule, s'il m'en souvient, tout dallé et haut lambrissé de marbre blanc.

Un « Entrez ! » sonore retentit derrière la porte que Mariette (tel était son petit nom) ouvrit hardiment pour nous pousser sans autre cérémonie dans le cabinet de Monsieur l'Avocat.

Et c'est ainsi que je me trouvai subitement en présence de : Félix Fuchs !

— Voilà, fit Demolder ; je t'amène le bonhomme !

— Ah, ah, s'exclama le personnage en se levant de son fauteuil, Me Chamailac ! Bien charmé de vous voir ! Car

j'en ai gros de reproches à vous faire et il faut qu'on vous gronde de la bonne sorte !

Et s'adressant à notre pimpante introductrice :

— Mariette, entendez bien ! Je n'y suis plus maintenant pour personne, fût-ce la plus jolie femme du monde. Et puis, en attendant le dîner, que je vous prie de recommander spécialement à votre chère tante, apportez-nous donc une bouteille de Johannisberg mousseux bien rafraîchi... Car nous allons causer...

Et nous causâmes en effet, poculant ferme et mangeant de même, c'est-à-dire gargantualement, jusqu'à une heure du matin !

Tel fut mon premier contact avec le plus venuste quoique le moins fat, le plus caustique quoique le moins méchant, le plus franchement et cordialement « crosse » qui fut oncques parmi nos jeunes toges...

A partir de ce jour, nos existences ne devaient plus être jamais complètement séparées même dans l'absence qui, plus tard, exila si souvent la sienne au fin fond du continent noir. Et puis, « la véritable amitié n'a-t-elle pas les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un bout du monde à l'autre » ?...

. . .

Avocat ? Oui, Félix Fuchs l'était par tempérament, très amoureux de sa profession mais bien moins que des Belles-Lettres, ayant été nourri du miel grec et du lait concentré de la Louve Latine.

Il travaillait beaucoup mais sans se refuser la détente des plaisirs — des plaisirs de toutes sortes. Cependant, les affaires, les *frigidae negotiae*, c'est-à-dire les pauvres chicanes civiles ne l'intéressaient guère quoiqu'il sût fort bien, à l'occasion, les discuter et les éclaircir. Le « pénal » lui convenait davantage, et c'est ainsi qu'à chaque session des



Assises, il était rare qu'on ne le vît — ardent, combatif, vultueux (car son visage s'empourpait volontiers), désintéressé aussi, plaidant presque toujours pro Deo — au banc de la Défense.

Dans la vastité sombre de la salle criminelle, il semblait qu'il se démenât et parlât plus à l'aise. Aussi bien, il avait du geste et du verbe, encore que celui-ci, au début, ne fût pas toujours exempt d'un certain bredouillage (un autre mot serait sans doute plus adéquat mais moins académique) embarrassé qu'il était de couler sous le flux abondant des idées et des vocables, tout ainsi qu'il arrive — comparaison classique — à une eau furieuse, impatiente de sortir par un goulot trop étroit.

N'importe, le jeune maître avait du feu, une grande force de persuasion si bien qu'il arrivait souvent que, agréablement séduit, voire fasciné par cet œil aquilin, cette voix de cuivre — vibrante comme celle qui s'échappait du masque tragique — par ces saillies heureuses et pleines d'à-propos, le jury acquittât le sinistre client, le pante affalé là-bas dans son box entre deux gendarmes...

C'est à l'occasion de ces duels oratoires entre robe noire et robe rouge qu'il me plut à diverses reprises de signaler, le moins banalement que je pouvais, l'éloquence encore abrupte mais fouguese de ce jeune confrère avec lequel, ce qui était au moins étrange, le couloir de 1<sup>re</sup> instance ne m'avait pas encore accointé familièrement.

Bien vite d'ailleurs, et dans une pratique presque quotidienne, le débit du bouillant avocat devait s'alentir, maîtriser sa hâte en même temps que sa diction devenait moins heurtée et plus nette. Et j'irai jusqu'à dire qu'il finit par s'exprimer avec une élégance presque isocratique, ce qui ne paraîtra nullement improbable quand on saura qu'il possédait Démos-

thènes, Eschine, Lysias, et notamment le « Pour la Couronne » à peu près par cœur...

Oui, le miel attique, qu'il avait savouré de bonne heure, était resté son régal et on le vit bien quand, promu par d'unanimes suffrages à la Direction du *Palais*, organe mensuel de la Conférence du Jeune Barreau, il s'avisa un beau jour de réveiller ce bulletin somnolent par la publication des *Orateurs d'Athènes*, c'est-à-dire d'une série de portraits actuels où, sous des noms doriens très joliment fabriqués et dans un style à la Plutarque — un Plutarque humoriste et boulevardier ! — il célébrait le génie, le talent et les ridicules de ses plus illustres et remuants confrères...

Cela fit éclat et le mit en vedette, bien que le prestige qui lui en venait l'entourât peut-être d'un cercle de crainte qu'il semblait assez imprudent de franchir à ceux qui le connaissait peu ou mal. Car il n'ironisait pas toujours, sachant à propos se désarmer du sarcasme, ne posant pas au cœur granitique, ce qu'il n'était pas du tout encore qu'il en affectât parfois l'apparence en manière d'aimable astuce ou, bonnement, par pudeur.

Evidemment, il y avait de l'Alcibiade, du dandy dans son affaire, ce qui ne pouvait surprendre, Barbey d'Aurevilly, à cette époque de verdissante jeunesse, étant un de ses auteurs de chevet dont il parodiait plaisamment l'impertinence empanachée et les grands airs. Mais ce Fracasse de lettres n'était pas son unique prédilection. Bien que son nom révélât une lointaine origine austrasique, Fuchs avait le culte de la France et de sa littérature, ainsi qu'en témoignait sa riche bibliothèque fournie de tous les chefs d'œuvre des Classiques tant anciens que modernes. Parmi ces derniers, Théophile Gautier, Baudelaire, Banville, quelques autres encore, le captivaient entre tous et il y revenait sans cesse. Il en possédait les éditions princeps, car il était aussi bibliophile,

bibliophile d'une curiosité éclairée et, chose rare, un bibliophile qui lisait...

Doué d'une mémoire admirable, il les récitait, les claironnait dans le vent de la plage de La Paune et il faut l'avoir entendu comme moi au cours de nos promenades au bord de la mer, pour savoir ce qu'il mettait d'art, d'éclat et de charme dans la déclamation de certaines pièces des « Emaux et Camées », du « Don Juan aux Enfers », du « Jeune homme blond, comme un soleil d'Italie »...

\* \* \*

Or voilà qu'un jour, il sentit l'insignifiance de sa vie encore qu'elle fût si active, l'ennui du *semper eadem*, le dégoût de l'assujettissement auquel soumet cette profession pourtant si libre du Barreau, quand on la pratique avec conscience; et c'est alors que, hanté par l'aventure plus que par l'ambition, il rompit brusquement ses habitudes pour entrer dans la magistrature de l'Etat Indépendant du Congo où l'administration de la Justice, en voie de sévère organisation après l'époque héroïque, réclamait des juristes jeunes, déjà expérimentés et de bonne trempe physique.

Il s'embarqua crânement, sans peur de la fièvre — laquelle en ces premiers jours de la colonisation, faisait de si nombreuses victimes — emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient intimement approché.

Ses lettres, les jolies et grosses lettres qu'il écrivit à quelques amis de choix tout le long de sa carrière africaine, sont là pour attester sa vaillance et ses émotions d'artiste; exemptes d'amertume, elles le montraient au naturel, à la fois gai et sérieux, souvent enthousiaste, célébrant les beautés d'un pays dont le rêve qu'il en avait fait, disait-il, était chaque jour agrandi par la réalité. Et c'est elles, sans doute, qui, au déclin de la deuxième jeunesse — car il paraît que nous en

avons trois, c'est-à-dire un peu moins que les femmes ! — m'inspirèrent le désir impérieux de l'aller rejoindre pour me promener à mon tour à travers la brousse flamboyante et les sylvestres ténèbres de ce continent merveilleux...

Son ascension fut rapide au sommet de la hiérarchie coloniale. Il était déjà Gouverneur quand je débarquai à Boma, mais c'est l'ami qui me regut dans une accolade fraternelle. Certes, il ne demandait pas mieux que de me garder auprès de lui : il le pouvait sans qu'on l'accusât de passe-droit ou de favoritisme. C'est moi, qui, tout de suite, le priai de m'envoyer « dans le haut », comme on dit là-bas, où je serais plus indépendant à la tête d'un poste moins peuplé de fonctionnaires et par conséquent moins soumis à cette étroite et jalouse étiquette qui régnait dans la capitale, ainsi que je l'avais pu voir au lendemain de mon débarquement.

Il accéda à mon vœu en me nommant d'emblée Juge territorial au Stanley-Pool. Sa protection secrète ne devait pas m'y abandonner. En effet, ainsi que je l'appris plus tard, c'est lui qui, redoutant pour moi la tristesse et la dépression d'un lointain isolement, recommanda discrètement aux Commissaires Généraux qui se succédèrent dans mon district, de m'emmener avec eux dans leurs grandes tournées d'inspection, ce qui secoua ma mélancolie en m'entraînant dans l'aventure de magnifiques voyages d'exploration dont j'ai essayé, en plusieurs petits livres, de traduire les fortes sensations et les ivresses esthétiques qu'ils m'ont données.

Et puis, il vint me voir à Léopoldville où son arrivée fut l'objet de manifestations enthousiastes. Car il était déjà très populaire, chez les Blancs comme chez les Noirs, par maints décrets humanitaires, par l'absence de toute morgue, par sa parole, par l'ascendant d'une haute stature autant que d'une physionomie, gaie, vermeille, mais qu'il savait rendre impo-

sante et, pour ainsi dire solaire, dans les moments solennels.

Il avait du magnétisme, une vertu d'aimant ; et sa bonne grâce était d'autant plus attirante qu'on y sentait du nerf par-dessous.

Quel toast il porta dans ce mess de Léo au banquet que lui offrirent les fonctionnaires ! Speech certainement plus impromptu que médité, puisqu'il s'inspirait de propos échangés à cette table même, et qui, par sa cordialité, une sorte de gentille et élégante franquette, dérida les plus taciturnes visages. C'était la première fois que je l'entendais dans la harangue officielle. A présent, comme il s'exprimait avec aisance, sans affectation ni recherche ! Sa langue ne connaissait plus l'achoppement ainsi qu'il lui arrivait jadis quand, impatiente, trop pressée de dire ce que lui dictait un cerveau en ébullition, elle s'embrouillait parfois, se délayait confusément dans ce grand vaisseau de la Cour d'Assises, d'une acoustique si défavorable, d'ailleurs, à l'éloquence.

Et puis, il ne se contentait pas de bien dire : il savait « causer » avec ses subordonnés, ce qui n'est pas si ordinaire chez un chef auquel la révérence, plus ou moins craintive dont on l'entoure, ne laisse guère que la ressource de parler sans contradiction.

On a dit que les rois ne « causent » point et que s'ils parlent, c'est là tout, n'étant jamais rectifiés par aucune repartie hardie ou piquante. Or, Fuchs représentait un roi qui, démentant l'aphorisme, avait, tout comme son père et son successeur, le goût de la conversation, le talent de la conduire, de l'émoussiller et l'art, peut-être plus difficile, de la faire cesser à propos... On comprend donc qu'il mit une certaine coquetterie à lui ressembler en ce point et qu'il le représentât avec grande séduction.

De fait, dans ce banquet mémorable, le Gouverneur ne

fut point un personnage seulement décoratif et prudemment muet. Il sut causer, dis-je, et avec tout le monde, interpellant par-dessus la nappe fleurie jusqu'au plus humble agent, lequel, tout de suite désintimidé par le ton de sa bienveillance et de sa bonne humeur, lui répondait sans trop balbutier...

Et moi-même, qui siégeais modestement en face de lui, il me prit souvent à partie avec humour, n'ignorant pas mes premières lutttes contre les terribles insectes cuirassés qui infestaient ma case de Juge et me félicitant d'en être sorti avec les honneurs du combat. Aimable prétexte, de part et d'autre, à quelques vifs concetti qui réjouirent fort l'assistance.

Je me rappelle ! Rien de plus comique, chez tous deux, et dans notre souci de ne laisser deviner à personne notre vieille amitié, que de nous donner du « Monsieur le Gouverneur Général » par-ci et du « Monsieur le Juge Territorial » par-là autant que le protocole l'exigeait, titres retentissants mais dont nos furtifs clins d'yeux tempéraient aussitôt, et pour nous seuls, la sonorité d'apparat !...

. \* .

Donc, Félix Fuchs fut un chef d'une forte individualité, homme de volonté, d'initiative et d'action, prudent et non timoré, prééminent surtout par les facultés diplomatiques dans un temps où la « poigne », n'étant plus si nécessaire, pouvait se desserrer sous le fameux gant de velours.

Mais il ne m'appartient pas d'entrer ici dans le détail de ses actes de politique coloniale : je n'ai point ce droit ni les lumières qu'il exige pour l'exercer avec compétence. D'autres retraceront et jugeront la carrière de ce Gouverneur, ami d'un grand Souverain qui savait choisir les hommes. Mais nul doute que les historiographes de notre domaine congolais ne lui reconnaissent un mérite brillant et ne le rangent,

sinon parmi les illustres condottieri, du moins parmi les plus habiles « impulseurs », si l'on me permet ce mot, de notre possession d'outre-mer. Non, ce n'est pas Fuchs l'Africain dont je m'efforce d'esquisser les traits en ce modeste médaillon, mais *l'homo venustus et ornatus et dicax* qu'il fut et resta toujours jusqu'au milieu des plus absorbantes fonctions du pouvoir.

Les *Doctae Sorores* et, singulièrement, la littérature, étaient son meilleur délassement, son refuge, la vraie détente de son esprit qu'il devait si souvent tenir bandé comme un arc...

Quelles lettres il nous écrivait, cursives, parlantes, d'un joli tour, remplies d'idées, d'impressions originales, imprévues, toutes semées de boutades, de traits sifflants comme des flèches ! Et non dépourvues même, en leurs finales, d'une vive sensibilité, à laquelle l'épistolier ne se risquait, pourtant, qu'à la faveur d'une épigramme !

Des lettres qui montraient sa culture d'humaniste en même temps que son souci de n'ignorer rien des actualités littéraires belges. Et Maurice Sulzberger, le distingué critique de l'Etoile Belge, le sait mieux que personne, lui dont il aimait le dru bon sens, joint à une si ferme compétence technique, et qu'il interrogeait, de préférence à tous autres, sur les productions de nos romanciers, poètes et dramatises, en particulier sur les poèmes d'Albert Giraud et les comédies dramatiques de notre éminent Secrétaire Perpétuel...

Aussi bien, sa bibliothèque du Palais Colonial à Boma s'enrichissait des œuvres, solidement, voire luxueusement reliées, des Charles De Coster, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Georges Eckhoud, Eugène Demolder, Iwan Gilkin et de vous tous, Messieurs, qui m'écoutez ici — vous tous, que votre modestie m'empêche de citer mais dont le nom seul est une épithète, et de la plus rare qualité... Après cela, oserais-je avouer, sans pudeur, que Félix Fuchs possédait aussi mes pe-

tits livres ? Et pourquoi pas ? Mais c'est peut-être parce que je ne manquais pas de les lui envoyer...

Où, j'ai souvent pensé que s'il avait complu à notre jeune Académie d'adopter les traditions de son illustre Sœur Française, lesquelles permettent des nominations de convenue, c'est-à-dire de personnalités fameuses en dehors de la littérature, elle ne se fût nullement compromise, il me semble, en invitant Félix Fuchs à participer à ses travaux.

Pour ma part, j'en sais plusieurs d'entre nous — dont le moindre — qui, sans fausse modestie, lui eussent volontiers cédé leur place que, seules, les contingences de la vie — non le dédain de remplir une fonction si hautement utile et louable — les obligent à laisser si souvent vacante quand ils seraient si fiers de l'occuper assidûment et dignement...

Où Félix Fuchs eut été, ici, un collaborateur éclairé, diligent, bien averti de toutes les questions qui s'y discutent, ouvrant de bons avis, fertile en communications substantielles. Et alors, aurait-il consenti peut-être à composer une œuvre dont ses *Orateurs d'Athènes* dans *Le Palais*, ses innombrables lettres, sans compter ses rapports et ses discours de chef de Gouvernement, démontrent à toute évidence qu'il possédait un vrai talent d'écrivain.

Ce livre que nous tous, ses amis, le sollicitons d'entreprendre, il en avait rassemblé les éléments de longue main et rien ne lui eût été plus facile que de l'attaquer et — pour continuer la métaphore — de l'abattre avec maîtrise. Il ne put jamais s'y résoudre malgré les loisirs d'une retraite que ni la fatigue ni sa maturité robuste ne l'autorisaient sans doute à prendre avec tant de hâte.

— Il est convenu, me disait-il un jour avec une pointe de mélancolie, que ce livre me rapporterait beaucoup de gloire. Or, la gloire ne m'intéresse guère et même je m'en moque puisque, pauvre bougre de célibataire, je ne laisse



aucun enfant auquel elle pourrait servir à quelque chose...

Aussi bien, et s'il faut le dire, il demeura aigri ou du moins affligé des reproches que son attitude, au jour de la Déclaration de guerre, avait provoqués en Belgique — reproches auxquels s'ajoutait celui, combien insensé ! de la consonnance de son nom — alors que sa conduite politique avait été légitime, irréprochable, ainsi qu'on dut le reconnaître par la suite quand Jules Renkin, grand ministre des Colonies, se fit un devoir de l'attester publiquement et de rendre hommage à son mérite autant qu'à son patriotisme, ce qui le réhabilita d'un soupçon injurieux et coupa court à toute controverse rétrospective.

Toutefois, en dépit de l'éclatante justice qu'on lui avait rendue, il ne prétendit jamais retourner dans cette colonie qui lui était pourtant si chère ; tout au plus, daignât-il accepter un mandat d'administrateur dans le Suprême Conseil Colonial et le remplir avec le plus grand zèle.

Il avait d'ailleurs changé d'ambition et n'en concevait plus d'autre que le *Tunicata quies*, le *O dulce otium honestumque* de Pline. Donc, retiré dans la confortable maison qu'il s'était fait bâtir dans les dunes de La Panne, revenu de bien des choses — même de Lampsaque ! — il y vécut désormais comme un sage dans une solitude animée par les plus douces occupations de l'esprit, au milieu de ses livres, ses plus sûrs, ses meilleurs compagnons, lesquels, disait-il, le rassuraient sur l'avenir...

Qu'on ne croie pas pourtant qu'il fût devenu maussade et chagrin, voire misanthrope ou pessimiste : ce n'était pas sa nature ; il était né sociable et le demeura jusqu'au bout. Chaque année, à la belle saison, il priait ses plus intimes amis d'accepter chez lui une quinzaine d'hospitalité, ou davantage à leur gré. Et c'est ainsi que je fus souvent son hôte dans sa riante *Villa des Flots*. Alors, quel aimable emploi de nos

heures ! On tisonnait ensemble les cendres du passé. Que de souvenirs de la forêt et de la brousse — encore embellis par l'inconsciente imagination de la mémoire et des regrets — nous exaltaient tous deux au cours de nos longues causeries dans la bibliothèque, ou dans l'atmosphère plus capiteuse de la salle à manger dont un boy fidèle, insoucieux d'un exil qui ne le séparait pas de son maître bien-aimé, assurait le service avec une correction de grand style !

Et puis, quel plaisir de reprendre nos errances de jadis à travers le Camp Romain ou le long de la mer « poissonneuse » ! Le « Beau Félix » y retrouvait sa faconde, sa verve d'antan, cette ivresse lyrique qui l'emportait dans la déclamation des plus belles pages de ses poètes préférés...

Et c'était une cataracte d'alexandrins dont les rimes sonnaient comme des timbres d'or et luttaienent victorieusement avec les retentissantes fureurs de la houle !

Il eut du reste ce privilège de ne pas vieillir et, malgré la proche septantaine, de rester toujours jeune de dandysme et d'élégance corporelle. Toute caducité, toute lamentable et lente dissolution lui fut épargnée.

Mais on n'a pas vécu impunément pendant plus de trente années dans un pays dévorant ; et c'est le germe morbide, que lui avait inoculé l'ensorceleuse Afrique, qui devait enfin l'emporter, d'une mort courte, sur l'autre rive...

Mais jusqu'à la fin, et dans les tortures du mal, il conserva toute la vivace jeunesse de l'esprit, ses tendresses d'attention à l'égard de ses amis. Comme il se souvenait ! Quelques semaines avant sa mort, il m'écrivait encore une affectueuse lettre à laquelle était joint le portrait d'Eugène Demolder, image inédite qu'il avait fait reproduire à mon intention, disait-il, en me rappelant qu'elle datait de l'époque où cet incomparable ami nous avait rapprochés pour nous lier d'une

amitié que la main du Temps devait resserrer toujours davantage.

Donc Félix Fuchs fut une belle et vive intelligence. Dans l'histoire de notre Congo, son nom restera phosphorescent, invulnérable à l'oubli. Ce nom, d'ailleurs, n'est-il pas attaché à l'un des grands événements de notre Colonie ? Je veux parler de l'inauguration du fameux Chemin de Fer de Matadi à Léopoldville. C'est en effet, sous le proconsulat de Félix Fuchs que les délégués de la Presse du Monde entier arrivèrent à Boma pour assister à la célébration de l'œuvre gigantesque. Et notre Gouverneur y fut magnifique, tant par le faste de son cordial accueil que par l'éloquence et l'humour dont il ne cessa de faire preuve en présidant à ces fêtes mémorables. C'est là que l'homme se montra, une fois de plus, un personnage hautement représentatif...

Quant à l'écrivain, d'une plume déliée, bien française, si joliment escrimeuse, il faut souhaiter qu'on recueille un jour ses lettres intimes et toutes ces pages originales — quelques-unes achevées — qu'il a répandues au début de sa carrière, dans le coin pittoresque des sévères publications juridiques. J'ai bon espoir que ce vœu sera bientôt rempli.

Et l'homme y gagnera autant que le lettré : car il était plus sensible qu'il ne s'en donnait l'air et savait s'attendrir au bon moment. Sachez, du reste que, chose improbable vu son esprit, personne ne lui portait envie et qu'il n'avait pas un seul ennemi même parmi les victimes de ses mots à l'emporte pièce ; un je ne sais quoi le mit toujours à l'abri de leur rancune.

Pour ceux qui l'ont intimement connu et par conséquent aimé, sa disparition a fait comme un choc douloureux dont la violence sera longue à s'apaiser. L'ami reste vivant dans leur cœur. Toujours, leur pensée fidèle évoquera son brillant et affectueux souvenir...

« Mon corps, dit le poète hindou, continue de marcher en avant, mais mon âme, rebelle, retourne constamment en arrière vers Lui, comme fait l'étoffe d'un drapeau que l'on porte contre le vent ! »

. \* .

Après que le Directeur eut félicité M. L. Courouble de sa lecture vivement applaudie et évoqué lui-même les débuts littéraires de Félix Fuchs dans quelques publications extra-juridiques, notamment à *L'Artiste*, journal hebdomadaire fondé par le brillant avocat avec le concours d'Eugène Demolder, Valère Gille, Louis Delattre..., M. Courouble ajoute quelques mots à sa communication :

On inaugure demain, dit-il, le monument Paul Janson. Or, dans ses *Orateurs d'Athènes*, Félix Fuchs a tracé un admirable portrait de l'illustre avocat, sous le nom de Brasidas. Faites-moi la faveur de m'accorder encore quelques minutes d'attention pour écouter la lecture de cette page, toute d'actualité et vraiment magnifique...

### Les Orateurs d'Athènes — Brasidas

Brasidas, c'est l'éloquence faite homme ! On a dit de Sophocle que tout ce qu'il tentait d'écrire prenait naturellement l'allure rythmique du vers ; de même, la pensée de Brasidas se vêt aussitôt de la forme oratoire. Lui-même, dans une de ses nombreuses harangues, nous apprend que, tout jeune encore, il se jetait déjà dans les luttes politiques ; car il a empoigné la tribune comme un mâle, frémissant de désirs et soufflant le feu, terrasse sa maîtresse !

A l'heure présente, dompté par une discipline d'airain, affranchi de l'exubérance de la jeunesse, agrandi par le rassemblement de toutes les forces vives de l'âme, son talent éclate avec une formidable puissance. Voyez Brasidas à la

tribune ! Quelle intensité de vie dans cette tête superbe, à la chevelure riche encore, fièrement rejetée en arrière ; dans cet œil noir, énorme, magnifique ; dans ces joues larges, sur ce front solide d'où la pensée s'évade d'un bond impétueux, sur ces lèvres tordues par l'amertume de la parole ! Ecoutez cette haute clameur, remplissant le Pnyx de telles sonorités que l'on n'entend plus là-bas le gémissement continu de la mer...

Et maintenant, essayez de vous arracher à la tyrannique influence du verbe de cet homme ! C'est un chant de guerre qui vous précipite en pleine bataille. La phrase heurtée, brisée, semble être rythmée aux battements plus précipités du cœur. Quand Brasidas parle c'est avec toute son âme. Point de virtuosité. Jamais il ne simule ni ne feint. Toutes les angoisses qu'il narre, on sent qu'il les a ressenties ; toutes les douleurs, toutes les tortures dont il trace l'horrible tableau, il les a subies. C'est sa chair qui vibre, c'est son sang qui coule. Cependant, les images se pressent, saisissantes ; l'idée s'élève aux dernières hauteurs. Le geste robuste dompte souverainement.

Et vaincus, halçtants, terrassés, sentant s'éteindre dans leurs cœurs les dernières résistances, tous acclament cette parole prompte comme la foudre, qui gronde comme l'Océan, renverse et balaie tout, comme un ouragan déchaîné par les Dieux !

---

# CHRONIQUE

---

## Le Prix Emile Polak

Par son testament en date du 1<sup>er</sup> septembre 1927, Madame Betsy Pollux, veuve de M. Edouard Polak, a légué à l'*Académie* une somme de 50.000 francs, « à charge pour elle, dit ce testament, de consacrer les intérêts de cette somme à un prix qui portera le nom de mon fils Emile Polak. Ce prix sera attribué tous les deux ans à un écrivain de nationalité belge, âgé de moins de trente-cinq ans à l'expiration de la période biennale et auteur d'une œuvre littéraire, de préférence à un poète, que l'*Académie* jugera digne de cette récompense ».

Un arrêté royal du 8 mai 1928 a autorisé l'*Académie* à accepter ce legs.

Le prix Emile Polak sera attribué pour la première fois en 1931. Les ouvrages publiés en 1929-1930 et les œuvres encore en manuscrit seront admises au concours.

Les concurrents devront faire parvenir leurs ouvrages au Secrétaire de l'*Académie* avant le 1<sup>er</sup> janvier 1931.

Le jury sera composé de trois membres de l'*Académie*.

## Vœux

L'*Académie*, sur la proposition de M. Viries, a demandé à l'Administration communale de Louvain de donner à une rue de la ville le nom d'Eugène Gilbert ; sur la proposition de M. Stienet de demander à l'administration de Verviers que le nom de Francis Nautel soit donné à une voie publique.

Les collèges échevinaux de Louvain et de Verviers ont pris ces vœux en considération.

## Le Théâtre

L'*Académie* a renouvelé le vœu, émis par deux fois déjà, en faveur de l'octroi, par l'Etat, d'une subvention à un théâtre de comédie, à la condition que ce théâtre ait une troupe permanente, un répertoire d'œuvres étrangères et belges.

Le Ministre des Sciences et des Arts a promis de donner à ce vœu toute son attention.

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave-CHARLIER, 3, Square Vergote, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLÉ, 4, rue Adolphe Guiel, Toulon (Var).  
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, 38, rue François Stroobant, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirelle, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Le-Baumettes, Nice  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 19, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Militaire, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Georges VIRRIS, Lummen (Limbour).  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada)  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 203, Valerius straat, Amsterdam  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4  
Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

*Charles Van Lerberghe.* — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie,* par M. Jules FELLER.

*La Langue scientifique en Belgique,* par M. Albert COUNSON.

*Le Premier Tartuffe,* par M. Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand,* par M. Albert COUNSON.

*Michel Ange,* par M. Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder,* par M. Hubert KRAJNS.

*Qu'est ce que la civilisation ?* par M. Albert COUNSON.

*La Clef de « Glilandre »,* par M. Gustave CHARLIER.

*Les Sources de Bug Jargal,* par M. Servais ETIENNE.

*Ronsard et la Belgique,* par M. Gustave CHARLIER.

*De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française,* par M. A. COUNSON.

*L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française,* par M. Georges DOUTREPONT.

*L'originalité de Baudelaire,* par M. Robert VIVIER.

*Les Classiques jugés par les Romantiques,* par M. Georges DOUTREPONT